



HAL
open science

Scènes de l'intime. Confession et direction de conscience au XIXe siècle

Caroline Muller

► **To cite this version:**

Caroline Muller. Scènes de l'intime. Confession et direction de conscience au XIXe siècle: Les paradoxes de l'intime. Sensibilités: histoire, critique & sciences sociales, 2019, 6. halshs-02475987

HAL Id: halshs-02475987

<https://shs.hal.science/halshs-02475987>

Submitted on 21 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SCÈNES DE L'INTIME

■
CONFESSION
ET
DIRECTION
DE
CONSCIENCE
AU
XIX^E SIÈCLE

■
**« L'INTIME
SANS MIROIR,
SANS ÉCHO,
N'EXISTE PAS :
IL N'EST QUE
SILENCE¹. »**

¹ Brigitte Diaz et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », Itinéraires. Littérature, textes, cultures, 2009, no 4, p. 117-146.

Depuis le concile de Vatican II (1962-1965), la pratique de la confession est sortie des confessionnaux des églises : les catholiques ont la possibilité de se confesser collectivement, parfois même en plein air. L'image ci-dessous met en scène ces nouvelles formes de confession : il n'y a plus de grille séparant le pénitent et le prêtre, plus non plus « d'abri » architectural qui protégerait l'échange.

Ce dispositif est mis en place lors des cérémonies collectives : les Journées mondiales de la jeunesse de 2011 ont ainsi permis d'expérimenter un gigantesque « confessionnal en plein air », le Retiro Parc accueillant 200 confessionnaux éphémères.

Ces deux images soulignent la dimension collective, publique, visible de ces pratiques de confession qui s'inscrivent dans une histoire longue depuis le 4^e concile du Latran (1215) : chaque catholique a en effet pour obligation de se confesser au moins une fois par an. Après le récit détaillé des péchés, le croyant est invité à faire pénitence et peut recevoir l'absolution, ce qui lui permet ensuite de communier. Chacun est invité à se scruter afin d'identifier fautes et défauts récurrents : colère, paresse, envie et, au XIX^e siècle en particulier, respect ou non des « devoirs d'état », à savoir le comportement qui sied à chaque situation sociale, qu'il s'agisse du mariage, du travail ou des études. Selon les régions et l'influence du catholicisme, se plier au rituel de la confession fait partie des devoirs spirituels ayant une valeur sociale et signalant l'appartenance à la communauté – du village par exemple – et l'attachement à la religion. À l'inverse, refuser de se confesser est une pratique de plus en plus répandue dans les « terres de mission », c'est-à-dire les régions dans lesquelles le poids du catholicisme commence à s'affaiblir². Tout comme l'assistance à la messe, le rituel de la confession n'obéit donc pas seulement à une exigence spirituelle : il marque une relation particulière au clergé et à la communauté

dans son ensemble. Les hommes « libres-penseurs » refusent de livrer leur vie intime au prêtre en même temps qu'ils luttent pour combattre l'influence de la religion sur la société française, synonyme pour eux de contre-révolution et d'obscurantisme, en particulier sous la III^e République³. À l'inverse, se soumettre à l'autorité du prêtre en se confessant est un indice d'attachement à l'Église, en particulier dans les milieux monarchistes légitimistes. La confession n'est donc pas un geste strictement spirituel : elle est aussi un signal envoyé à la communauté **et la trace d'un positionnement politique.** *qui porte la trace...*

Cette pratique de la confession peut en outre se doubler de la « direction de conscience » : les hommes et les femmes choisissent un conseiller spirituel avec qui **ils discutent** de leur progrès moral dans un cadre moins contraint que celui du confessionnal, par correspondance ou de visu. Direction de conscience et confession ont en commun d'être tout à la fois des instruments de connaissance de soi (pour les pénitents) et des outils de contrôle social (pour l'Église). Michel Foucault a forgé l'expression de « technique de soi » pour désigner ces pratiques « qui permettent aux individus d'effectuer, seuls ou avec l'aide d'autres, un certain nombre d'opérations sur leur corps et leur âme, leurs pensées, leurs conduites, leur mode d'être ; de se transformer afin d'atteindre un certain état de bonheur, de pureté, de sagesse, de perfection ou d'immortalité⁴ ». La direction de conscience connaît un nouveau succès à partir des années 1830 dans un contexte de développement des « écritures de soi » qui prennent des formes multiples : le récit détaillé de sa vie au médecin, le journal personnel, les mémoires, par exemple.

Du côté du clergé, ces pratiques sont un moyen décisif d'accéder à l'état des consciences, d'asseoir l'influence de l'Église et d'en diffuser ses préceptes.

² Ralph Gibson, *A social History of French Catholicism (1789-1914)*, Londres/New York, Routledge, 1989.

³ Jacqueline Lalouette, *La Libre Pensée en France. 1848-1940*, Paris, Albin Michel, 1997.

⁴ Michel Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, vol. 4, p. 1604.



Si la confession reste tout au long du XIX^e siècle une expérience communément partagée par tous les catholiques, ce n'est pas le cas de la direction de conscience dont le succès est surtout le fait des milieux bourgeois et aristocratiques. Pour l'historien.ne, ces derniers ont l'avantage de laisser des traces⁵ : les correspondances échangées avec leur directeur de conscience nous permettent de mieux comprendre leurs motivations et ce qui les intéresse dans ce lien particulier entre leur intimité, leur directeur et Dieu. On dit au directeur de conscience ce qu'on peut difficilement dire ailleurs : les aléas de la vie conjugale, les hésitations qui touchent au choix d'un état (le mariage, le célibat, une situation professionnelle), le doute et les *nuits* spirituelles. Mais, dans ce monde des élites, « prendre un directeur » n'est pas séparable non plus de la mise en scène de soi, surtout en des temps où la pratique de la direction de conscience est à la mode. Confession et direction de conscience ne sont donc pas seulement des pratiques individuelles qui relèveraient de la liberté de chacun : les fonctions du récit de la vie intime au prêtre dépendent étroitement de l'environnement de chacun.

CHERCHER DIEU EN SOI

Le chemin du progrès

Le moment est venu de soigner le détail, de perfectionner l'intérieur, d'acquérir l'égalité et la douceur et l'abnégation, mais non pas tout d'un coup et avec *furia*, doucement au contraire et avec un progrès lent et continu, en dépit de quelques pas en arrière ou en zig zag que la faiblesse humaine vous fera faire inévitablement⁶.

Dans cette lettre, Monseigneur d'Hulst signale à Madame de Châteaurenard le chemin qu'elle doit emprunter pour se perfectionner moralement. En effet, cette dernière témoigne régulièrement dans sa correspondance avec son directeur de son découragement et de ses doutes spirituels : elle dit même avoir eu des pensées « déistes », c'est-à-dire douter des enseignements de l'Église catholique. Le directeur l'invite donc à réguler ses émotions (« égalité »)

et à se plier à ses devoirs spirituels, maternels et domestiques sans chercher ailleurs le progrès : la « monnaie courante du ciel », c'est-à-dire la possibilité de gagner son salut, est dans « l'accomplissement des devoirs de chaque jour ». Le progrès moral et spirituel de Madame de Châteaurenard n'est pas séparable, pour Monseigneur d'Hulst, de ses progrès dans l'accomplissement exact de ses devoirs domestiques et conjugaux : prendre soin de ses enfants, obéir à son mari, sacrifier ses humeurs et projets au bien-être de sa famille. La direction de conscience est un espace dans lequel se noue une tension entre le récit de l'expérience intime, qui se donne pour individuelle et singulière, et la parole du directeur qui relaie un modèle identique pour tous. Ce modèle est étroitement lié au genre : les directeurs proposent aux femmes une morale du sacrifice de soi et de la maternité, aux hommes une morale du travail et de l'honneur. La famille en est le point commun, sans toutefois que les conseils puissent être interchangeables puisque chacun occupe un rôle bien défini. L'abbé Frémont écrit ainsi à sa dirigée Madame d'Adhémar :

La femme a été créée par Dieu pour être le complément de l'homme et non son supplément. La femme doit aimer, aimer toujours, toujours aimer jusqu'à la mort : son sublime office est de consoler ce pauvre cœur de l'homme, si lourd à porter, quand il ne s'appuie pas sur Dieu par la femme, ou sur la femme par Dieu. C'est ce rôle que vous toutes, mères, sœurs, amies augustes et dévouées, vous comprenez d'instinct⁷.

Ce rôle social des femmes renvoie, pour les directeurs, à leur nature. Débordées par leur « imagination », les femmes sont « impressionnables ». À Madame d'Adhémar, l'abbé Frémont écrit que la femme est un « abîme de feu et de sang ». Si la confession et la direction de conscience sont censées être individuelles et s'adapter aux caractéristiques de chacune, il reste que le conseil est bien souvent stéréotypé car il s'ajuste à cette idée de l'essence féminine. Les directeurs prêchent l'obéissance au mari, la soumission aux exigences domestiques et surtout l'oubli de soi, valeur centrale de tout progrès moral. En pèlerinage à Lourdes, Madame de Châteaurenard voudrait pouvoir se baigner dans les eaux miraculeuses mais son mari le lui interdit. Elle relate l'épisode à Monseigneur d'Hulst qui lui répond : « Je vous approuve d'avoir obéi à votre mari à Lourdes, la Sainte Vierge n'a pas besoin que vous vous baigniez pour vous exaucer » ; en tout, sous-entendu, ses projets doivent être « subordonnés à

⁵ Cet article s'appuie sur un corpus de lettres de direction reçues et envoyées par les directeurs de conscience et les dirigés. Ces lettres émanent principalement de la noblesse et de la grande bourgeoisie dont font partie les familles Mignon, Menthon ou encore Châteaurenard évoquées ici. Pour plus de détails, voir mon travail de doctorat : Caroline Muller, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2019. La version initiale de ce travail est en ligne : « La direction de conscience au XIX^e siècle (France, 1850-1914) Contribution à l'histoire du genre et du fait religieux », <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01635284>.

⁶ Monseigneur d'Hulst à Madame de Châteaurenard, lettre non datée, certainement 1884. Archives de l'Institut catholique de Paris (AICP), fonds d'Hulst, RH5, 334-355.

⁷ Marie-Blanche-Angeline d'Adhémar et Georges Frémont, *Histoire d'une direction. Correspondance de l'abbé Frémont avec la Comtesse d'A., 1884-1892*, Paris, Bloud et Gay, 1931, p. 176, 15 mai 1888.

l'obéissance⁸ ». Les directeurs préfèrent d'ailleurs encourager l'obéissance au mari même lorsque cela contrarie les pratiques spirituelles. Madame Mignon voudrait prononcer des vœux qui leur permettraient de mener une vie quasi-religieuse, ce dont le père Ponlevoy la dissuade. Il l'invite à plusieurs reprises à sacrifier ses projets au soin du foyer : « Fréquentez votre chapelle, tenez votre maison, faites-vous toute à tous, et vivez en paix, attendant les occasions que la Providence elle-même vous ménagera⁹. » Les femmes dirigées doivent abandonner leur volonté à Dieu, se laisser « défaire, refaire et parfaire » pour reprendre la formule du père Ponlevoy.

Se défaire de soi en parlant de soi ?

Ce projet d'oubli de soi est difficilement compatible avec des pratiques de confession et de direction qui poussent chacun à s'examiner sans cesse, à s'observer, à scruter ses mouvements intérieurs. Si les directeurs insistent sur les pièges de la volonté individuelle, ils sont tout de même attentifs aux personnalités des dirigés et à l'adaptation du conseil et du précepte – c'est ce qu'on appelle la casuistique. Le récit de soi dans la confession ou la direction de conscience offre la possibilité de s'explorer, de mieux se connaître, de densifier sa réflexivité. S'il faut parler de soi pour apprendre à se défaire de soi, les dirigés ne retiennent bien souvent que la première partie du contrat ! Hommes et femmes sont de plus en plus habitués à faire de l'écriture un instrument d'analyse de soi. Madame d'Adhémar tient des cahiers qu'elle envoie à son directeur l'abbé Frémont, qui lui fait lire des feuillets de son propre journal. Madame de Menthon rédige de longs brouillons lorsqu'elle veut écrire à son directeur Monseigneur Dupanloup, jusqu'à ce que ce dernier ne lui interdise : « Depuis que vs [sic] m'avez défendu de faire des brouillons pr vs écrire je tremble de vs écrire des bêtises¹⁰ ! »

L'évêque a perçu le risque de l'écriture pour cette morale du sacrifice de soi. Ce risque est explicité par un autre directeur, Monseigneur Baudrillart, qui dissuade Madame Rakowska de tenir la plume trop longuement :

Il faut continuer à tendre vers une vie plus parfaite et à employer pour cela les moyens utiles. De ceux-là peut très bien être le compte rendu mensuel de votre âme, à condition qu'il soit fait de peu de mots et qu'il porte sur les points essentiels. Il ne faut pas vous noyer dans vos propres sentiments, ni dans les mots. L'expérience de la vie doit vous

avoir appris que, dans notre âme, surtout quand nous n'avons pas beaucoup d'occupations religieuses obligatoires, les sentiments et les impulsions se succèdent très multiples, très mobiles, et que cela n'a *aucune* importance, pourvu que l'orientation de l'âme et la bonne volonté restent la même. Noter ces fluctuations, c'est du temps perdu et de la recherche de soi-même¹¹.

Historiens et politistes ont mis au jour le développement de « l'individualisme » à l'issue de la Révolution française et la façon dont progresse une compréhension du monde dans laquelle l'individu, ses droits, ses projets et aspirations sont un référentiel pertinent. Cet « individualisme » repose en premier lieu sur « la conviction que l'humanité est composée non pas d'abord d'ensembles sociaux (nations, classes...) mais d'individus : d'êtres vivants indivisibles et irréductibles les uns aux autres, seuls à ressentir, agir et penser réellement » ; ensuite sur « l'affirmation de la possibilité et de la légitimité de la liberté individuelle », l'individu devenant « propriétaire de soi » ; et enfin sur l'idée que « si l'individu humain est ainsi capable d'autonomie, c'est parce qu'il vit une seconde vie, intellectuelle, à l'intérieur de lui-même. Il est une conscience de soi : dans l'intimité de son for intérieur, il s'apparaît à lui-même, il revient sur lui-même¹² ». Certes, chacun continue à se reconnaître dans les identités traditionnelles : la famille, le milieu social, la « petite patrie », mais les identifications collectives s'articulent désormais avec la perception de la multiplicité des individus qui composent les groupes. Cette idée que chaque individu possède sa vérité et son expérience originale du monde, lisible dans les correspondances, est combattue par les directeurs de conscience qui considèrent au contraire que chacun doit se soumettre au rôle que Dieu prévoit pour lui, dans la famille ou dans la vie religieuse.

L'écart de conception entre directeurs de conscience et dirigés se manifeste ainsi à l'occasion de conflits. Monseigneur Baudrillart reproche à Madame Rakowska de ne jamais tenir compte de ses conseils, en particulier celui de modérer ses dépenses en bonbons et cadeaux. Très agacée, elle réplique que « Dieu seul change les cœurs » et invite son directeur à prendre en compte ses traits de personnalité, qu'elle juge inamovibles :

Dieu seul change les cœurs, les transforme ! Il n'a pas voulu changer le mien ! Est-ce de ma faute, si je suis slave, marquée des défauts de ma race ? On me le reproche, pourquoi ? J'ai changé de patrie,

⁸ Monseigneur d'Hulst à Madame de Châteaurenard, 28 octobre 1882. Archives du diocèse de Paris (ADP), carton 2D3/6.

⁹ Le père Ponlevoy à Adélaïde Mignon, 1^{er} octobre 1863. Archives de la Province de France de la Compagnie de Jésus (ACJ), fonds Ponlevoy, boîte n° 2.

¹⁰ Madame de Menthon à Monseigneur Dupanloup, 1863, non datée. Archives du séminaire Saint-Sulpice (ASS), papiers Dupanloup.

¹¹ Monseigneur Baudrillart à Madame Rakowska, 8 juin 1911. AICP, fonds Baudrillart (RBA), RBA 35.

¹² Alain Laurent, *Histoire de l'individualisme*, Paris, PUF, 2015. Voir aussi le travail fondateur de Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Éditions de Seuil, 1983.

je voulais me faire une âme française, croyant par ce moyen changer mon caractère bizarre ! Tout cela, je le voulais pour Dieu, pas pour les hommes ! Encore une fois, erreur, illusion ! Dieu seul connaît le secret de ma défaite ! Il faut tout accepter, me supporter *telle* que je suis¹³ !

Madame Rakowska rompt ici le contrat moral qui l'unit à son directeur : leur échange devrait avoir pour vocation le progrès moral et, dans son cas, l'apprentissage de la modération et la lutte contre l'orgueil. Perdant de vue cet objectif, elle insiste sur son incapacité à changer sa personnalité originale. Elle oppose son expérience particulière aux modèles que son directeur cherche à lui imposer.

Mais la recherche de soi peut se superposer à la recherche de l'approfondissement de la relation au directeur de conscience, autre risque prévu par les manuels de morale : « Voici la précaution la plus essentielle : ne vous attachez jamais à votre directeur d'une manière trop humaine ; les suites en seraient plus dangereuses que vous ne pourriez le penser¹⁴ ».

L'INTIMITÉ DE LA RELATION

Permettez-moi, mon Père, de me soulager d'une des pensées qui m'obsède le plus. C'est que tous les efforts de vertu me sont inspirés par vous ; en un mot que vous en êtes la cause et la fin¹⁵.

Madame de Menthon se révèle très attachée à Monseigneur Dupanloup, son directeur depuis 1848. Elle s'inquiète ici du pas que prend cet attachement personnel et humain sur le cadre spirituel de leur relation. Le lien entre directeur et dirigée repose en effet sur le partage d'une intimité : elle lui donne à lire sa vie « cachée », c'est-à-dire les pensées et désirs qu'elle ne révèle à personne d'autre, en particulier les conflits qui l'opposent à son mari au sujet de la sexualité du couple. Ces confidences peuvent faire dériver la relation spirituelle vers une relation personnelle et gommer le statut particulier du prêtre censé incarner l'autorité de Dieu. Ses efforts de vertu, dit-elle, sont alors moins tournés vers Dieu que vers son directeur à qui elle cherche à faire plaisir. La relation spirituelle au directeur (ou au confesseur) est ainsi traversée de différents sentiments : l'amitié, la confiance, l'amour filial voire le sentiment amoureux.

Médecine de l'âme

La métaphore du médecin et du patient est le premier indice de la relation personnelle qui s'établit entre directeur et dirigés. Avant même d'évoquer le contenu des lettres, hommes et femmes soulignent que le courrier qu'ils reçoivent soulage et apaise leurs tourments. C'est le geste d'écrire, l'attention que leur directeur leur porte qui compte. Monseigneur d'Hulst utilise indifféremment le terme de « médecin » et de « confesseur » lorsqu'il écrit à ses dirigés, et les conseils donnés sont des « calmants ». Madame de Menthon considère son directeur comme son « médecin » : « Veuillez donc démêler le mal de mon cœur, et m'indiquer les remèdes, et puisque vous êtes mon médecin je vous prie de ne pas m'épargner, mais de me bien guérir¹⁶ ! ». Il l'aide à surmonter son « aplatissement intérieur persistant » et son humeur dépend du rythme de la correspondance :

Mon Père, je suis bien inquiète [sic] que vous ne me répondiez pas ! Il me semble que vous êtes aussi découragé de moi que je le suis de moi-même et c'est beaucoup dire ! (...) J'ai quelque redoublement de tristesse à chaque courrier qui ne m'apporte rien¹⁷ !

Ce lien entre les lettres du directeur et l'apaisement du dirigé n'est pas seulement établi par les femmes. La correspondance d'Antoine Manilève avec Monseigneur Baudrillart témoigne aussi des vertus prêtées à l'affection et à l'attention du directeur. Le jeune homme donne des leçons durant ses vacances estivales pour financer ses études au collège. Il écrit chaque semaine à son directeur :

En dehors de ces six heures de travail par jour, il me restait assez de temps pour me promener à chasser avec mon élève, et causer le soir avec son père, en qui j'ai trouvé vraiment un ami, dont je suis sûr que l'affection ne me fera jamais défaut. Celle-là et la vôtre, elles me sont plus chères, je peux dire, que celles, auxquelles je tiens cependant très fermement, de mes camarades d'enfance, parce que cette union de nos cœurs c'est par Dieu qu'elle s'est faite. Vous êtes, en même temps que le seul confident de mes faiblesses, celui qui a le pouvoir de me les faire pardonner, et qui me donnez aussi la force de me relever¹⁸.

¹³ Monseigneur Baudrillart à Madame Rakowska, 13 janvier 1911. AICP, fonds Baudrillart (RBA), RBA 35.

¹⁴ *Le Directeur des âmes pieuses, séculières ou religieuses, dans leurs peines de conscience ; par un ancien missionnaire... troisième édition*, Lyon, Girard, 1866, p. 51.

¹⁵ Madame de Menthon à Monseigneur Dupanloup, 14 août 1861, ASS.

¹⁶ Madame de Menthon à Monseigneur Dupanloup, 1862, non datée, ASS.

¹⁷ Madame de Menthon à Monseigneur Dupanloup, 6 octobre 1863, ASS.

¹⁸ Antoine Manilève à Monseigneur Baudrillart, 21 août 1905. AICP, fonds Baudrillart, RBA 26.

Pour Antoine, l'intimité spirituelle (l'union des cœurs par Dieu) forge l'affection et la confiance humaine, et confère à la parole du directeur les vertus de l'amitié tout autant que celles de l'autorité spirituelle.

Les âmes et les cœurs

Le sentiment amoureux et le désir sont une autre déclinaison des possibles de la relation spirituelle. Cet aspect n'a pas échappé aux discours anticléricaux qui voient dans la confession et la direction de conscience des lieux de débauche des femmes par les prêtres. Le confessionnal est assimilé à une alcôve par toute une littérature qui met en scène des prêtres frustrés, désirants, soucieux de détruire les familles puisqu'ils ne peuvent avoir la leur¹⁹. Que deviennent ces représentations en pratique ? Les études qui se sont penchées sur le sujet montrent que ces liaisons entre prêtres et femmes semblent rares et relèveraient d'abord de l'imaginaire d'hommes soucieux de défendre l'autorité des maris et des pères²⁰. Lorsqu'ils existent, le désir et le sentiment amoureux sont difficiles à déceler en raison de la réserve à laquelle se tiennent directeurs et dirigées, à l'exemple de Madame d'Adhémar et de l'abbé Frémont qui consacrent de longs passages à parler de la relation qui les unit. Le directeur présente sa dirigée comme une muse :

J'ai besoin d'entendre une voix qui m'anime. Vous avez ce don. Nul désormais ne remplit ma vie sacerdotale le rôle qu'y joue votre piété (...) Eh bien ! moi, pauvre prêtre de 33 ans, dans tout le feu d'un ministère qui me dévore, je n'ai pas d'autre âme que la vôtre, avec laquelle je puisse un instant me rafraîchir en parlant de Celui que je sers. Ma solitude religieuse est immense. Dans trois heures, je serai en chaire. Puissent « vos fleurs » être sur mes lèvres et leur parfum dans mon cœur²¹ !

Un double réseau de sens semble irriguer ce passage : quelles sont ces « fleurs » ? Pourquoi l'abbé évoque-t-il un « parfum » à conserver dans son cœur ? Le lecteur ou la lectrice est très tenté de

voir dans cette lettre l'expression d'un sentiment amoureux. Cette analyse ne démentirait pas celle de Michelet :

On peut mener de front les deux choses, mêler les deux langages, parler amour et dévotion tout ensemble. Si vous écoutiez, témoin invisible, la conversation des belles ruelles, vous ne sauriez pas toujours distinguer qui parle, de l'amant ou du directeur²².

La dénonciation de ces « deux langages » (dévotion ou amour) est un lieu commun de la littérature anticléricale. Ces pamphlets soulignent la proximité entre le vocabulaire de l'amour mystique, divin et celui de l'amour humain. Madame d'Adhémar et l'abbé Frémont sont familiers de ce lexique dont ils usent abondamment pour décrire leur relation, évoquant « l'union des âmes » (à Dieu), l'impossibilité de décrire précisément l'expérience (le bonheur « inexprimable »), le feu dévorant de l'amour spirituel, le secret, la solitude, le désir d'absolu :

Je vous prie, Madame, de me pardonner ces confidences que vous êtes seules à connaître. Votre âme ne respirant que pour Dieu je m'abandonne en vous parlant à toute la sincérité de mon cœur sacerdotal. Votre vie religieuse est un livre dont vous daignez dérouler à mes regards toutes les pages. Ma vie religieuse est un livre où vous lirez jusqu'au bout. Je viens de vous raconter le secret de mon action publique (...) Je vous ai suivie, bien plus que dirigée : c'est-à-dire que j'ai toujours et avant tout cherché, dans votre âme et ses inspirations saintes, l'action directe de l'Esprit Saint²³.

Amitié spirituelle, amitié amoureuse ? Malgré la présence de ces indices d'intimité et d'après l'ensemble des documents que j'ai pu consulter, l'existence d'une liaison entre l'abbé et Madame d'Adhémar paraît improbable. **Ils** ont certainement travaillé à rendre leurs émotions inoffensives. Madame d'Adhémar souligne qu'elle a mis au point une sorte de méthode qu'elle propose à ses filles qui s'éprennent de jeunes gens au bal :

Ma fille, au bal, a vu le monde, elle l'a jugé et bien jugé. Parmi les nombreux jeunes gens venus de la ville ou des villes voisines prendre part à nos fêtes, elle n'a distingué que ceux qui méritaient de l'être. Et parmi les plaisirs du bal, elle n'a goûté que le plus délicat, celui qui naît de l'échange des pensées supérieures mais qui est singulièrement dangereux. Le cœur surpris par ces intimités n'obéit pas sans

Mais ils...

19 Jules Michelet, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, Hachette, Paulin, 1845. Pour l'analyse de ce type de discours, voir Jan Art et Thomas Buerman, « Anticléricalisme et genre au XIX^e siècle. Le prêtre catholique, principal défi à l'image hégémonique de l'homme », *Masculinités, Sextant, Revue du groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes et le genre*, n° 27, 2009, p. 323-337.

20 Sylvio Herman de Franceschi, « La femme aux mains des jésuites. Genèse d'un lieu commun de l'antijésuitisme français (XVII^e-XX^e siècles) », in *Genre et identités aux Pays Bas méridionaux. L'éducation religieuse des femmes après le concile de Trente*, Louvain-La-Neuve, Academia Bruylant, 2010, p. 205-226.

21 Lettre du 13 mars 1885, dans D'Adhémar et Frémont, *Histoire d'une direction*, op. cit., p. 62.

22 Michelet, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, op. cit., p. 53.

23 D'Adhémar et Frémont, *Histoire d'une direction*, op. cit., p. 118, lettre du 13 décembre 1885.

effort quand la raison conseille de les réprimer. La crise est redoutable. En certains cas on ne peut sauver la jeunesse du désespoir ou des coups de folie, qu'à la condition de surnaturaliser les sentiments. Ne me blâmez donc pas de dire que les sympathies des âmes, pâles ébauches de la communion éternelle des saints, au lieu de commander l'oubli, imposant au contraire aux cœurs nobles et purs la fidélité du souvenir, mais du souvenir religieux. Ce langage seul est compris. Seul il console, seul il préserve. Il est insensé de prêcher l'oubli de l'amour avant l'heure. Mon système est tout autre : j'ai de longue date travaillé à surnaturaliser le cœur de mes filles. Le jour où elles aimeraient sans que leur amour pût aboutir raisonnablement au mariage, je crois que je les mènerais au sacrifice en leur prêchant la fidélité en Dieu par la prière pour l'âme chère que rien ne les oblige à abandonner²⁴.

Dans ce « système », Madame d'Adhémar propose de voir dans l'amour humain et terrestre un miroir de l'amour de Dieu. Plutôt que de nier l'existence de ces affections humaines, elle suggère de les « surnaturaliser », c'est-à-dire de les intégrer dans la prière, de s'unir à l'être aimé dans l'amour de Dieu. Comment ne pas voir dans ce passage la discipline qu'elle s'est imposée avec son directeur de conscience ?

Les sentiments percent parfois à l'occasion de scènes de jalousie, dans un contexte où les directeurs de conscience ont peu de temps à consacrer à leur courrier. Alexandra Narishkine, qui partage son temps entre Paris et la cour du tsar à Saint Pétersbourg, ne cache pas son dépit quand d'autres femmes de son entourage reçoivent des lettres de son directeur, le père Du Lac :

Je veux finir par de très mauvais sentiments, n'ayant pas l'étoffe pour devenir une bonne femme. Donc je vous annonce que la petite lettre de la comtesse de Birou m'a fait une impression pénible. J'ai eu un sentiment dégoûtant d'envie ! Elle dit que vous avez été la veille, que vous revenez, elle parle d'affaires, d'œuvres qu'elle mène avec vous ! Et moi rien depuis hier, ni demain, ni jamais. Je ne suis cependant pas d'airain, mon cher Père, ni encore une pierre pour ne pas envier terriblement²⁵ !

Sans doute conscient de la possessivité de Madame Narishkine, il lui signale qu'il y a « des mots à enlever » dans ces lettres :

Et vous y ajoutez si gentiment qu'il y a des mots à enlever. Mais lesquels, jamais je ne parle politique ? Est-ce qu'on ouvre toutes les

lettres que vous recevez ? Pensez à mon état ! Je ne vous vois pas, je ne puis vous écrire, les vivres coupés ! Je ne me maintiens que dans la patience et je vous en veux ! Oui, mon bien aimé Père je me fâche contre vous. Je dois le dire puisque c'est le cas, je sais que c'est détestable, indigne (...) Car je vivais de l'espoir de vous voir samedi et 8 jours passés à Paris sans vous voir une fois !

Le père du Lac se préoccupe ici de l'interprétation que pourraient faire des lecteurs indiscrets des lettres de Madame Narishkine : il est surveillé dans le cadre de l'affaire des fiches²⁶ (1904) et cherche à éviter d'alimenter l'imaginaire anticlérical autour de la direction de conscience. Les manuels consacrés à la direction de conscience montrent bien la façon dont ce lien entre directeur et dirigé se situe à l'interface du public et de l'intime, et à quel point confession et direction font l'objet de regards attentifs :

Pour éviter toute imprudence, quand vous aurez un conseil à demander à votre directeur, ne le faites qu'au confessionnal ; c'est là le seul lieu convenable. Évitez de lui parler dans des endroits qui pourraient faire naître le moindre soupçon. Que vos entretiens avec lui soient courts et profitables ; ne parlez que de ce qui regarde votre avancement spirituel²⁷.

Les manuels prennent en effet acte de la confusion qui peut naître, dans les milieux aristocratiques et mondains, entre une pratique spirituelle et des modes de sociabilité plus larges, tels que les visites ou les dîners pris en commun.

SCÈNES DE L'INTIME

Directeurs et confesseurs sont tout à la fois des pères spirituels, des partenaires dans les œuvres de charité, ou encore des voisins de table, ainsi que l'indique l'abbé Mugnier, surnommé le « confesseur des duchesses », qui dit « dissiper son âme à pleine assiette²⁸ » dans les dîners mondains. Il arrive alors que des questions abordées en tête-à-tête soient rendues publiques. Monseigneur Dupanloup reproche à plusieurs reprises à Madame de Menthon d'avoir trop d'orgueil et d'aimer les traits d'esprit, si bien que le sujet est récurrent dans les lettres de direction qu'elle reçoit. À l'occasion d'un dîner, il décide

Biron

²⁴ *Ibid.*, p. 232, lettre du 14 février 1891

²⁵ Alexandra Narishkine à Stanislas du Lac, 1902. ACJ, Hdu62.

²⁶ **Détail.**

²⁷ *Le Directeur des âmes pieuses, séculières ou religieuses*, op. cit., p. 25.

²⁸ Arthur Mugnier, *Journal de l'abbé-Mugnier. 1879-1939*, Paris Mercure de France, 1985.

de lui donner une leçon et l'interpelle devant les convives. Elle évoque la scène le lendemain dans une lettre :

J'ai d'ailleurs avant de me *confesser* besoin de me remettre un peu du coup d'hier et surtout de la *manière* dont il m'a été donné ! Le lieu, et la manière, et votre joie d'opérateur tout y était jusqu'aux oreilles de Mgr Place qui me semblaient deux cornemuses, et tous les yeux braqués sur moi en façon de flèches. Quand vous voudrez, mon Père, me répéter *que je suis une personne pleine d'elle-même*, je vous prie de me prendre en un lieu où je puisse crier, et quand vous ajouterez *c'est très drôle* que je ne m'en sois jamais aperçue ! Vous voudrez me permettre de vous répondre que le mal n'est pas ancien ; et que puisque vs [sic] ne l'avez pas vu, cela prouve assurément qu'il n'y était pas. Je sens bien que j'ai l'amour-propre malade et que je m'occupe beaucoup de lui²⁹.

Si ce type de situation est rare, cela témoigne cependant de l'importance de la scène publique et mondaine dans ces pratiques de direction et de confession, sous le feu des regards. Chacun observe qui se confesse, à qui, qui prend un directeur, à quel rythme, etc. La question du **sexe** des pénitents retient particulièrement ces regards. ^{genre}

Le genre de la confession

C'est ainsi que Monseigneur d'Hulst décrit à Madame de Châteaurenard l'écart qu'il perçoit entre la confession des femmes et celle des hommes :

Je me retire de plus en plus de la confession des femmes, ce qui n'est pas pour vous déplaire. Il faut que tout tienne dans deux heures et demie par semaine. Aussi commencé-je à décourager l'essaim. Mais les hommes reprennent toute la place abandonnée par les femmes, et ce ministère très important n'est pas de ceux qui prennent peu de temps. Les jeunes gens ont une autre manière d'être absorbants. Avec eux la confession marche rondement, mais il faut causer de leur étude et être prêt à les suivre sur le terrain des discussions qui préoccupent leur foi³⁰.

D'un côté, un « essaim » féminin qu'il cherche à décourager, sans doute en envoyant les femmes se confesser ailleurs, de l'autre un « ministère très important » qui exige un investissement intellectuel supérieur (« les discussions » au sujet de la

foi). Cette attention portée aux hommes est liée à l'écart de pratiques religieuses qui se creuse entre hommes et femmes au long du XIX^e siècle, visible en particulier dans le refus de nombreux hommes de se confesser³¹. Messe et confession sont en effet assimilées à une affaire de femmes, en témoignent les manuels à destination des jeunes hommes. Hervé-Bazin invite les jeunes hommes à assumer leur foi en donnant l'exemple, à la manière d'Ampère qui n'hésite pas à fréquenter une église dont le public est féminin : « Voici que dans un coin reculé, parmi les "bonnes femmes", un homme agenouillé priaît dans un profond recueillement³². » À mesure que les valeurs républicaines progressent en France, le modèle du bon citoyen repose davantage sur l'indépendance intellectuelle et l'exercice autonome de la raison, ce qui est peu compatible avec l'autorité d'un autre homme sur soi, fusse-t-il prêtre. Se confesser, prendre un directeur fait ainsi courir le risque d'apparaître diminué aux yeux des autres hommes. Cette crainte du regard des autres est désignée par le terme de « respect humain », une émotion difficile à appréhender aujourd'hui, mélange de retenue, de réserve, de désir de conformité à la communauté ; une « crainte de montrer son attachement à la religion par risque d'être diminué dans l'estime autrui³³ » :

Le respect humain est le respect des choses humaines placé au-dessus du respect des choses divines. Celui qui subit sa loi obéit en toutes circonstances aux hommes plutôt qu'à Dieu (...) Il se fait, par peur du ridicule, l'esclave des esprits forts et, par faiblesse, trahit tout ce qu'il aime. Le nombre des hommes qui sont les sujets du respect humain est grand. Nul ne se l'avoue, mais chacun se courbe sous ce despotisme³⁴.

Cette crainte du regard de l'autre est à relier au caractère visible et public des pratiques de confession et de direction de conscience.

Sous le regard de l'autre : publicité de la confession

La direction de conscience et la confession ne sont pas, on l'a vu, des pratiques totalement « privées », qui ne seraient connues que de l'entourage proche :

²⁹ Lettre de Madame de Menthon à Monseigneur Dupanloup, 1863, non datée, ASS.

³⁰ Lettre de Monseigneur d'Hulst à Madame de Châteaurenard, non datée, certainement 1884, ADP.

³¹ Claude Langlois, « "Toujours plus pratiquantes". La permanence du dimorphisme sexuel dans le catholicisme français contemporain », *Clio*, 2005, no 2. Pour prendre connaissance des débats les plus récents autour de cette « féminisation » du catholicisme au XIX^e siècle, voir Patrick Pasture, Jan Art et Thomas Buerman, *Beyond the Feminization Thesis: Gender and Christianity in Modern Europe*, Louvain, Leuven University Press, 2012.

³² Ferdinand Hervé-Bazin, *Le Jeune Homme chrétien*, Paris, V. Lecoffre, 1892, p. 11.

³³ Loïc Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 2007, p. 146.

³⁴ Hervé-Bazin, *Le Jeune Homme chrétien*, op. cit., p. 113.

les cercles familiaux, amicaux et mondains savent à qui les uns et les autres s'adressent et à quel rythme. La famille est un espace de contrôle étroit des habitudes de chacun et les femmes tiennent le registre des confessions et communions de leurs proches. Madame de Menthon est ainsi très attentive aux pratiques religieuses de son mari et donne des indications précises à Monseigneur Dupanloup. Elle prête à la confession des vertus d'apaisement : « Le père Gratry a confessé Mr de Menthon et lui a fait infiniment de bien³⁵ ». Elle témoigne aussi du poids des regards qui pèsent sur ses propres pratiques : elle renonce à plusieurs reprises à se confesser et à communier plusieurs fois par semaine, de crainte que son entourage ne la perçoive comme une « dévote » délaissant ses devoirs domestiques.

Aller se confesser, c'est en outre accepter de partager l'attente d'autres personnes dans l'espace de l'église et la file d'attente du confessionnal.

Cette attente donne l'occasion de s'observer mutuellement, voire de tendre l'oreille pour écouter le murmure de la conversation. L'abbé Huvelin décrit dans son journal³⁶ des scènes qui se tiennent devant son confessionnal. Le prêtre doit se défendre de parents qui essaient d'écouter la confession de leurs enfants : « Je lui ai aplati la porte sur le nez en lui marchant sur le pied ». Les gens sont si bruyants qu'il leur demande de se taire : « voulez-vous confesser à ma place ? » Enfin l'attente est parfois tendue : « Hier on s'est disputé, chamaillé, une personne a été mordue au sang dans mon confessionnal. » La proximité permet de recueillir de nombreuses informations sur le pénitent, pour peu que l'on soit observateur : à qui s'adresse-t-il ? Est-ce l'heure habituelle ? Pourquoi a-t-il changé de confesseur ? Combien de temps reste-t-il dans le confessionnal ? Quelle humeur manifeste-t-il à la sortie ? Etc.

Lieu de sociabilité, la file d'attente est aussi une véritable scène, d'autant que les confesseurs définissent des créneaux horaires pour chaque public : les jeunes ouvrières ont « leur heure », tout comme les duchesses et les étudiants. Cela permet d'éviter les conflits de préséance et d'adapter les horaires aux contraintes domestiques et professionnelles des un.e.s et des autres. Monseigneur Baudrillart explique ainsi à Madame Rakowska qu'elle doit respecter cette organisation :

En général, je ne vais que tous les quinze jours au confessionnal le mercredi après la messe ; j'ai accordé cela à de pauvres jeunes filles surchargées de cours et d'occupations, parce qu'elles n'ont pas d'autres moments et qu'elles ont peu de moments³⁷.

En attendant leur tour, les gens prient ou bavardent. Dans son journal de jeune fille, Claire raconte ces scènes qui l'égaient :

J'entendais l'harmonium et une jolie voix d'homme, je crois celle de M. Vial, ce qui m'a causé des distractions. Puis un instant après M. Caron est sorti de la sacristie, et avant d'aller à son confessionnal, s'est mis à genoux devant l'autel du St Sacrement. Il a tiré sa soutane comme de coutume, ça m'a fait penser aux maigres mollets qu'il a montrés à Thérèse de la même manière, et j'ai eu bien envie de rire. Un moment après, je suis partie, et j'ai vu une Bressane qui attendait M. Fusier assise dans le confessionnal, et je crois bien qu'elle dormait. Au coin de la rue Notre-Dame, j'ai justement rencontré M. Fusier, si en rentrant il a vu cette brave femme dormir, il a dû avoir envie de rire³⁸.

Qu'il s'agisse de la voix – ou des mollets –, ce passage montre l'attention portée à l'allure des confesseurs, qui joue indéniablement un rôle dans l'attractivité d'un confessionnal : l'abbé Huvelin raconte qu'un pénitent mécontent lui a envoyé... un peigne. Quant aux pénitents, ils évoquent leur expérience de la confession dans leurs journaux personnels, dans leurs correspondances, ou encore dans les conversations les plus banales. Frédéric Ozanam décrit à sa femme le ton « consolant » et « tendre » de son confesseur le père Marduel :

Hier j'avais vu le bon père Marduel. Il me semble que cet admirable vieillard, à mesure qu'il s'avoisine davantage le ciel, grandit encore en charité et en lumières. Je l'ai trouvé si consolant et si tendre que je me suis relevé de ses pieds ému jusqu'aux larmes. Il m'a fait causer ensuite, m'a demandé des nouvelles de tes lettres, et puis, parlant de mes études, si je savais l'allemand³⁹.

La réputation des directeurs et confesseurs se construit donc par le bouche-à-oreille. Claire Pic veut se confesser au prêtre qui aurait « enchanté les personnes qui se sont adressées à lui » : elle patiente un long moment à l'église, puis remet au lendemain sa confession pour être certaine de voir celui qui lui a été recommandé. Composantes de la vie sociale et publique, confession et direction de conscience s'inscrivent dans ces jeux de regards et d'interprétations : le choix d'un confesseur et d'un directeur peut ainsi devenir un élément de distinction.

³⁸ Journal de Claire Pic, Association pour l'autobiographie (APA), 24 mars 1863.

³⁹ Frédéric Ozanam et Amélie Ozanam-Soulacroix, *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix. Poèmes, prières et notes intimes*, textes rassemblés par Léonard de Corbiac, avec la contribution de Magdeleine Houssay, Paris, Desclée de Brouwer, 2018, p. 430.

³⁵ Madame de Menthon à Monseigneur Dupanloup, 1^{er} mai 1854, ASS.

³⁶ Lucienne Portier, *Un précurseur : l'abbé Huvelin*, Paris, Cerf, 1979.

³⁷ Monseigneur Baudrillart à Madame Rakowska, 1^{er} octobre 1911, AICP.

Discrétion et distinction

Les confesseurs et directeurs les plus appréciés voient leurs confessionnaires et courriers assiégés par les pénitents. Les journaux se font l'écho de leurs succès, à l'exemple du *Figaro* qui évoque en 1910 la carrière spirituelle de l'abbé Huvelin :

Mais infiniment plus nombreuses sont les âmes qu'il a dirigées, éclairées, consolées. De tous les quartiers de Paris, et souvent même des plus lointaines provinces, on allait à lui, car il n'y avait peut-être pas dans toute la France un prêtre dont la direction fût aussi recherchée⁴⁰.

Le choix d'un confesseur, comme le choix d'une église, précise une position sociale, signale le prestige ou encore traduit des opinions politiques : les familles de sensibilité monarchiste (voire légitimiste) ne s'adressent pas à des confesseurs démocrates, et inversement. Les réseaux de direction de Monseigneur Dupanloup sont aussi ses partenaires dans la lutte pour la défense de l'enseignement catholique et la promotion du catholicisme libéral. Un peu plus tard, le père Janvier, connu pour ses convictions conservatrices, proches de l'Action française⁴¹, rassemble autour de lui des réseaux de pénitents qui partagent cette sensibilité politique, à l'exemple de la famille de Lestrangé dont le journal *l'Action française* indique régulièrement les déplacements⁴².

De fait, le succès de la direction de conscience n'est pas sans effet sur la disponibilité des directeurs les plus en vue, qui insistent sur la masse du courrier toujours renouvelé pour justifier des délais de réponse qui fâchent leurs correspondants. Le père Ponlevoy ne cesse de s'excuser auprès de Madame Mignon :

Mon enfant,
Je vous remercie en NS de votre trop charitable souvenir ; que le bon Dieu vous le rende selon son cœur. M'avez-vous pardonné ces longs silences ? Dans le vrai, j'ai donné tout ce que j'avais au travail, et il m'a fallu tant parler que je ne pouvais plus écrire⁴³.

Ces excuses sont un véritable lieu commun des lettres des directeurs. La correspondance de Monseigneur d'Hulst à Madame de Châteaurenard en témoigne : « Mon enfant, quel long silence, n'est-ce pas ? (...) Il y a douze jours, j'ai commencé ma lettre

qui n'était pas absolument pressée et depuis je n'ai pu la finir⁴⁴ ». Lorsque les lettres parviennent enfin, les dirigées peuvent les faire circuler dans leur famille ou même en lire des extraits au salon. Parvenir à s'attacher les services spirituels d'une personnalité ecclésiastique en vue signale la puissance et l'influence de la famille dans un contexte de concurrences autour du temps précieux des confesseurs et directeurs. Les familles Du Boys et Menthon se disputent ainsi la présence de Monseigneur Dupanloup dans leurs châteaux :

Oh oui ! Entre La Combe et Menthon il ne pouvait y avoir que la rivalité du dévouement à celui qui nous avait unies, et que nous devons aimer ensemble, tout en nous le disputant quelquefois⁴⁵.

Les manuels de morale mettent toutefois en garde contre ces logiques de choix de confesseur ou de directeur : en « voulant aller au directeur qui a le plus de réputation ou de vogue », on risque de « grossir la famille spirituelle d'un prêtre déjà surmené », « de ne pas recevoir grand-chose soi-même⁴⁶ ».

Mais que voulez-vous ? Quand un devoir d'état ou un devoir d'âme ne m'impose pas une chose, il y en a tant d'autres impérieuses et inévitables que je ne sais où fourrer l'affaire facultative malgré toute la satisfaction que j'y trouverais⁴⁷.

C'est entre le « devoir d'état » et ce « devoir d'âme » qu'il faut lire la confession et la direction de conscience, *pratiques* de l'intime qui ne relèvent ni tout à fait de la sphère publique, ni tout à fait de la sphère privée, en dépit des discours qui tendent à raidir la frontière en un temps d'enracinement des valeurs bourgeoises. La conversation avec le directeur – ou la confession – relève bien du privé dans la mesure où ce sont des espaces protégés par le secret qui permettent à chacun d'aborder ce qui est indicible ailleurs : le couple, la sexualité, le doute spirituel. La relation qui s'établit entre directeur/confesseur et croyant est elle aussi « privée », au sens où il s'agit d'un lien fondé sur une connaissance approfondie de l'autre et la confiance accordée aux conseils reçus. Mais la confession et la direction de conscience sont aussi des pratiques *visibles* qui font

relèvent

circumflexe

40 *Le Figaro*, 12 juillet 1910, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k288897r/f4.item>.

41 André Laudouze, « Un théologien d'Action Française, le Père Janvier », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1989, vol. 75, n° 195, p. 343-357.

42 Voir par exemple le 13 août 1922, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7613125/f4.item>.

43 Le père Ponlevoy à Adélaïde Mignon, 182, non datée.

44 Monseigneur d'Hulst à Madame de Châteaurenard, 1^{er} février 1880, AICP.

45 Nétty Du Boys et Henri-Louis Chapon, *Souvenirs de La Combe (Mgr Dupanloup à la Combe)*, Paris, Téqui, 1912, p. 129-130.


46 Henri Berthet, *Manuel de conscience du séminariste. Conseils pratiques pour la confession, l'examen particulier la direction et retraites*, Paris, Librairie Gabriel Enault, 1947.

47 Monseigneur d'Hulst à Madame de Châteaurenard, 3 décembre 1882.



EUGÈNE ERNEST HILLEMACHERN, *UN CONFESSIONNAL DE SAINT-PIERRE DE ROME LE DIMANCHE DE PÂQUES* (1847) (MUSÉE D'ORSAY).

l'objet d'une observation soutenue : en cela, elles appartiennent également à la sphère « publique » d'une société des apparences qui interprète le geste spirituel.

Tout au long du XIX^e siècle, la question de la liberté de conscience agite les débats politiques, notamment pour ce qui concerne les liens entre l'État et l'Église, entre religion et loi civile (le divorce), entre Église et écoles. Pour les détracteurs de l'influence de l'Église catholique, la croyance religieuse ne doit pas peser dans l'élaboration des lois. Cette question de la liberté de conscience, de l'espace légitime de la croyance religieuse, ne doit pas occulter ce que Monseigneur d'Hulst appelle « devoir d'âme » : la façon dont les hommes et les femmes catholiques continuent de penser la foi et les pratiques religieuses comme des *devoirs* dont ils doivent témoigner devant Dieu *mais aussi* devant leur entourage. « L'intimité » de ces pratiques est ambiguë : ce qui s'y dit relève de la vie intérieure des personnes, mais le cadre et la manière dont chacun travaille sa vie intérieure est scruté et sujet à interprétations. C'est tout un jeu de regards qui se déploie. Il y a d'abord le regard porté sur soi, prélude du récit de soi au directeur ou au confesseur ; puis le regard porté sur le prêtre – est-il renommé, plaisant, disponible, attentif ? – ; enfin le regard porté sur les autres, qui évalue la conformité de chacun aux usages spirituels de la communauté. Entre discrétion et distinction, confession et direction de conscience composent des scènes de l'intime. 

Caroline Muller, *historienne*